

Hung Ho Dinh

La Pierre

Hung Ho Dinh

La Pierre

© Hung Ho Dinh, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0748-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

C'est dans une partie reculée du massif du Karakorum que cette extraordinaire aventure a commencé. Située au nord du Cachemire pakistanais, la Vallée des Immortels ou *Hunza Valley* était jadis inaccessible une bonne partie de l'année. Durant l'hiver, la neige et la glace rendaient les routes impraticables. Isolant la vallée de la civilisation. Les habitants de cette contrée sont mondialement renommés pour leur extraordinaire longévité. On n'y compte plus les centenaires en pleine forme physique. À plus de 80 ans, les habitants crapahutent encore durant des dizaines de kilomètres sur des sentiers escarpés. De plus, les autochtones de cette région ne semblent pas souffrir de maladies chroniques telles que le cancer, le diabète, la maladie de Parkinson ou d'Alzheimer. Depuis quelques décennies, de nombreuses équipes scientifiques étaient venues sur le terrain étudier ce phénomène. Ils avançaient plusieurs explications : un régime alimentaire frugal, une eau incroyablement pure provenant de la montagne, l'absence de stress, une vie autarcique, etc. C'était sans doute dû à la combinaison de tous ces facteurs.

Marc avait toujours rêvé de visiter cet endroit mythique. Et ce mois de juin 2025 marquait justement son quarantième anniversaire. En amoureux des grands espaces, il avait décidé de célébrer dignement le passage de ce cap symbolique par un trek dans la région. La *Hunza Valley* était idéalement située au milieu des trois massifs montagneux parmi les plus grandioses du monde : l'Himalaya, le Karakorum et l'Hindu Kush.

Grand et athlétique, Marc était d'une nature calme et placide. Informaticien et célibataire, il habitait à Paris et travaillait pour une société commercialisant des sites web. Chaque été, il s'offrait un voyage dans des pays ignorés par les hordes de touristes avides de plage et de soleil. Initié dès le plus jeune âge par ses parents aux sports de montagne, il pratiquait le ski de randonnée et l'alpinisme. Mais c'était le trekking qu'il préférait. C'était son deuxième voyage dans le sous-continent indien.

Le Boeing 747 de la Pakistan International Airlines, en provenance de Paris, atterrit à Islamabad avec quelques minutes d'avance sur l'horaire. La chaleur humide et étouffante de l'été était difficilement supportable. Pour les touristes qui découvraient ce pays, la réception était rude. Sur le seuil de l'aérogare, Marc posa un instant ses bagages. Il huma comme à son habitude lorsqu'il arrivait dans un pays lointain, l'air chargé d'odeurs exotiques. Le voyage débutait vraiment par

ce dépaysement olfactif. Marc aimait à s'imaginer parfois à la place de Jean-Baptiste Grenouille, le héros du *Parfum* de Patrick Süskind. Et lorsqu'il prenait un taxi ou un bus, il fermait les yeux et tentait d'attraper les bribes de senteurs et d'arômes des quartiers qu'il traversait. Ces tentatives se révélaient rarement concluantes. Mais sait-on jamais. Peut-être, avec de la constance et de l'opiniâtreté, pourrait-il un jour développer un peu plus ce sens que les humains négligent quelque peu, contrairement aux animaux. De plus, l'odorat était un élément déterminant dans les plaisirs de la table. Et s'il y avait bien un domaine que Marc privilégiait, c'était bien celui de la gastronomie.

Durant ses séjours dans les pays lointains, il aimait aussi bien manger dans des gargotes disposées sur les trottoirs que dans des établissements plus chics. Il se régalaient des saveurs et des textures de la formidable variété des cuisines du monde. C'était pour lui un des principaux attraits de ses voyages.

Rassasié d'odeurs nouvelles, il se dirigea enfin vers la station de taxis pour rejoindre Rawalpindi. C'est de là que partaient les bus en direction de la ville de Gilgit, porte d'entrée de la *Hunza Valley*. Un joyeux capharnaüm, pour ne pas dire un gros bordel, régnait devant l'aéroport. La plupart des voyageurs charriaient d'énormes valises. Certains trimbalaient même d'énormes cantines en fer. Les Pakistanais tentaient toujours de rentabiliser leurs voyages en rapportant des tonnes de marchandises diverses et variées.

Au bout d'une vingtaine de minutes, Marc réussit à monter à bord d'un taxi. La voiture, de marque coréenne, était assez récente et sobrement décorée. La conduite au Pakistan se faisait à gauche, comme en Angleterre, l'ancien pays colonisateur. Le taxi zigzagua habilement pour s'extraire de la cohue et prit la route de Rawalpindi. Marc expliqua au chauffeur qu'il partait le lendemain pour Gilgit. Ce dernier le déposa à l'hôtel Shalimar, Peshawar Road.

L'établissement était situé à deux pas de la gare routière. Les formalités d'admission réglées, il demanda au réceptionniste si l'établissement se chargeait des réservations pour les bus en partance vers la vallée de la Hunza. L'employé, un dynamique quinquagénaire portant une magnifique barbe, fut ravi de pouvoir lui vendre une place pour le car de demain. Ce dernier quittait la ville à l'aube. Marc le remercia et s'acquitta de la somme demandée. Une fois ses bagages déposés dans la chambre, il descendit manger un morceau. Dans le restaurant de l'hôtel, il se régala d'un savoureux curry de lentilles et de *chapatis* (un pain indien sans levain, en forme de galette) croustillants à souhait. Il remonta se coucher aussitôt et lut quelques pages de son livre avant de s'endormir.

Le lendemain, le réveil se déclencha à cinq heures du matin. L'aube pointait

déjà. Après une bonne douche, Marc décida de se raser de près. Autant faire bonne impression auprès de ses futurs compagnons de voyage. Puis il rejoignit, muni de son barda, la station de bus. L'emplacement de la compagnie NATCO était déjà bondé. Marc se mit dans la file d'attente pour la direction de Gilgit. L'embarquement était assez pittoresque. Des villageois, portant les habits traditionnels des différentes ethnies de la région, chargeaient d'énormes ballots. Toutes sortes d'animaux vivants étaient aussi embarqués dans les soutes. Son bus quitta Rawalpindi avec trois-quarts d'heure de retard. Ce qui n'entamait aucunement la bonne humeur du conducteur et des passagers. Au bout de quatre heures sur une route poussiéreuse, le bus atteignit sa première étape, la ville de Mansehra, Tout le monde débarqua pour se restaurer. Marc commanda un *chai*, un thé infusé dans du lait, des *chapatis* et un curry d'agneau. Puis tous les passagers réembarquèrent joyeusement. Le bus ne pouvait pas rouler très vite, car le trafic était assez intense. Mais personne ne se plaignait. La sagesse indienne, croisée avec le fatalisme musulman, plus un soupçon de flegme anglais, avait forgé une impassibilité à toute épreuve. Une heure plus tard, le car prit enfin l'embranchement vers la N35 : la mythique *Karakorum Highway*. La route la plus haute au monde.

Les paysages dépassaient tous les espoirs de Marc. On passait de la pointe Est de l'Himalaya, avec au loin la cime du Nanga Parbat [8 000 mètres au garrot], au massif du Karakorum. Tout en apercevant le début de la chaîne de l'Hindu Kush en Afghanistan.

Cette route reliant le Pakistan à la Chine suivait le cours de l'Indus, une des sept rivières sacrées de l'Inde.

Certains passages étaient vertigineux. Par endroits, les ouvriers avaient dû tailler dans la roche pour ouvrir la voie. On imaginait sans peine les difficultés et les efforts déployés pour construire une telle route. L'environnement était aussi grandiose qu' hostile. De chaque côté, les sommets enneigés dominaient de leur majesté les vallées rocailleuses. Et au fur et à mesure de l'avancée vers la Chine, les villages se faisaient de plus en plus rares. Gilgit était la dernière grande ville avant la vallée de la Hunza et la frontière chinoise. C'était la destination de la plupart des passagers. Le bus fit une longue halte avant de repartir. Marc, qui avait averti le chauffeur, débarqua pour sa part au hameau de Buldas. Muni de sa lampe frontale, il finit le chemin à pied vers son point de chute, le *Hunza Serena Inn*.

Il était plus de minuit lorsqu'il débarqua à la réception. Heureusement que les employés, durant la haute saison touristique, étaient habitués. Marc avait réservé

une des trois tentes de l'hôtel. Un jeune homme, serviable et dynamique, malgré l'heure tardive, l'emmena à sa chambre. Marc prit une douche et s'écroula sur le lit. Il n'eut pas le courage d'ouvrir son livre et s'endormit instantanément.

Quand il sortit le lendemain de la tente, Marc eut un choc. Le panorama de la vallée était à couper le souffle. Arrivé de nuit, il ne s'était pas rendu compte de la vue. Il resta assis plus d'une heure à contempler la perspective grandiose qui s'offrait à lui. Avec en point de fuite, la cime imposante du Rakaposhi qui culminait à 7 800 mètres. Quelques nuages épars flottaient çà et là. C'était tout simplement magnifique. Il avait hâte d'aller visiter son nouveau terrain de jeu. Ce fut son estomac qui rompit le charme et l'invita à se rendre à la réception. Il demanda s'il pouvait prendre son petit déjeuner sur la terrasse devant sa tente. La réceptionniste, dans un grand sourire, lui assura que la plupart des touristes privilégiaient cette solution. Marc commanda des œufs brouillés et quelques fruits frais.

Revenu devant la tente, il en fit le tour. C'était arrangé de manière sobre et élégante. La tente comportait une salle de bains rudimentaire mais très propre. Le lit était d'une qualité égale aux meilleurs standards occidentaux. La seule différence avec les chambres de l'hôtel résidait dans le fait que les murs et le toit étaient constitués d'une épaisse et lourde toile de coton. Cette simplicité convenait parfaitement à Marc. Mais l'atout majeur résidait dans le panorama qui s'offrait devant les tentes. Il était ravi de son camp de base. La réservation était faite pour une semaine.

Il sortit avec plaisir ses cartes Michelin. Il savait qu'avec son smartphone, il pouvait, en quelques clics, accéder à des bases de données gigantesques. Mais la manipulation de cartes en papier l'avait toujours enchanté. On les dépliait et les repliait. On pouvait écrire dessus. Une autre époque. Marc avait une conception du voyage et de l'aventure un peu surannée. Bien que travaillant dans un environnement technologique de pointe, il essayait, lorsqu'il était en vacances, de se passer des appareils numériques. Son but était de manipuler le moins possible d'objets connectés. Il les emportait en espérant ne pas avoir à les utiliser. Sauf en cas de nécessité absolue.

Il consacra sa première journée à la visite des environs. Le fort de Baltit, ancienne demeure du Mir, le roi de la vallée de la Hunza, était devenu un musée. Il ne s'y attarda pas trop. Sur sa carte, Marc avait repéré un chemin baptisé *Eagle's nest road* (la route du nid d'aigle). La piste n'était pas trop pentue et valait le détour. Arrivé au sommet, on dominait encore plus la vallée. Le ciel se dégagea et la vue embrassa dorénavant l'ensemble de la vallée. On découvrait

d'incroyables et magnifiques jardins en terrasse verdoyants. Les habitants de la *Hunza Valley* avaient réussi à domestiquer la montagne. L'horizon était aussi constellé de taches orange. La majeure partie de l'alimentation des Hunzakuts était constituée d'abricots. C'était ces fruits qui étaient mis à sécher au soleil sur les toits. Toute cette beauté inspirait la paix et l'harmonie. On ne pouvait qu'être rempli de joie et de bonheur devant ce jardin d'Éden.

Le lendemain Marc attaqua véritablement sa série de treks. Il était équipé pour bivouaquer dans la montagne. Un sac de couchage complété par un sursac en Goretex lui permettait de dormir partout à la bonne étoile. Ce qu'il aimait le plus, c'était dormir bien au chaud dans son duvet et respirer à plein poumons l'air frais de la nuit. Et admirer les étoiles. Des plaisirs simples mais qui suffisaient à son bonheur. Son premier circuit devait durer trois jours et deux nuits. Il n'y en eut pas d'autres.

La route qui menait vers le hameau de Sultan Abad était presque déserte. Elle s'arrêta sur les contreforts de la montagne. À partir de là, il n'y avait plus d'habitations. Depuis deux bonnes heures, Marc ne croisait plus personne. Sur une pente assez douce, la végétation commençait à se clairsemer. L'air était vivifiant et le décor majestueux. Il marchait en suivant un petit cours d'eau et la matinée tirait à sa fin. Ayant rempli sa gourde, il décida de trouver un bel emplacement pour déjeuner. Par la suite, il se demanda de nombreuses fois, ce qui l'avait attiré vers ce monticule. Peut-être les quelques fleurs qui y poussaient. Toujours est-il qu'il se lança dans la pente pour atteindre cet endroit assez inaccessible et désert. Sur l'esplanade une herbe rase avait poussé. Elle était néanmoins assez fournie et était parsemée de fleurs. D'en bas près du cours d'eau, on les voyait à peine. Et le peu de monde qui passait par ici ne remarquait sans doute jamais ce talus. Partout autour, le décor était minéral, des rochers et de la terre nue à perte de vue. Il se rappela que l'anomalie constituée par cette oasis de verdure ne l'avait pas interpellé outre mesure.

Il déballa son pique-nique. Au bout de cinq minutes, il ressentit un immense bien-être. Il ne savait pas vraiment comment l'expliquer, mais quelque chose se passait dans son corps et dans sa tête. Comme un moment de grâce. Il n'en fit pas plus cas. Mettant cette euphorie momentanée sur le compte du climat. Il se contenta, pour le déjeuner, de quelques *chapatis* achetés à l'hôtel et d'une poignée d'abricots secs. Le soleil ayant fait son apparition, il se coiffa de son bob et décida de s'accorder une petite sieste. Se servant de son sac à dos comme oreiller, il s'installa confortablement sur le gazon et s'endormit aussitôt. À son réveil, une demi-heure plus tard, il constata que la sensation de bien-être n'avait

pas disparu. Au contraire, elle s'était renforcée. Il mit encore une fois cela sur le compte de l'air de la montagne ou de l'eau du petit ruisseau qui coulait en contrebas.

En rangeant ses affaires, il sursauta. Il était en effet très surpris de ne plus voir la coupure qu'il s'était faite au dos de la main gauche en arrivant à Islamabad. Au moment de prendre son sac à dos sur le tapis roulant, il avait heurté un chariot et s'était assez profondément entaillé la main. Il s'était fait soigner à l'infirmerie de l'aéroport. La blessure n'ayant pas nécessité de points de suture, il en était quitte pour garder quelques jours un gros pansement. Lorsqu'il avait quitté l'hôtel ce matin, il avait préféré laisser la plaie à l'air libre. Une légère croûte était déjà en train de se former. Il s'interrogea un instant et réexamina ses deux mains avec attention. Non, il n'avait pas la berlue. Plus rien. La plaie avait complètement disparu. La peau était parfaitement intacte. Il appuya à l'endroit où il s'était entaillé. Plus aucune douleur. On aurait juré qu'il ne s'était jamais coupé. Il se demanda ce qu'il lui arrivait.

Profondément troublé, il s'assit sur l'herbe pour réfléchir. *Une blessure de ce type pouvait-elle disparaître en si peu de temps ?* Il se demanda même s'il n'avait pas rêvé cette coupure. Ne trouvant pas de réponse satisfaisante et ne voulant pas se torturer l'esprit plus que nécessaire, il quitta le talus et décida de poursuivre sa route. Trois heures plus tard, peu avant le coucher du soleil, il repéra un creux dans un rocher et décida d'y bivouaquer. Ayant installé son duvet pour la nuit, il sortit une nouvelle fois la boîte de vivres de son sac à dos. Il choisit d'accompagner un morceau de saucisson ramené de Paris avec les sempiternels *chapatis*. Et pour le dessert, il grignota une poignée de dattes et d'abricots. Ce repas froid et frugal terminé, il se prépara à dormir dans ce décor majestueux et totalement silencieux. On était à plus de 2 500 mètres d'altitude. L'absence de pollution lumineuse renforçait encore plus la pureté du ciel constellé d'étoiles. Le spectacle était somptueux. Marc s'endormit dans une béatitude bienheureuse.

Ce fut la rosée du matin qui le réveilla. Toutes ses affaires étaient trempées. Heureusement, le sursac en Goretex avait parfaitement rempli sa fonction. Il avait dormi au chaud et au sec. Après avoir enfilé une veste polaire, il se prépara un thé brûlant sur son petit réchaud de camping. La température était un peu fraîche mais très supportable. Assis sur son duvet et sirotant sa boisson, il se mit à repenser aux événements de la veille qui s'étaient déroulés sur la butte : la sensation de bien-être, la disparition de la plaie et cette oasis de verdure improbable au milieu d'un désert minéral. Se pourrait-il que cet endroit ait des

vertus quelconque. Non, son imagination lui jouait certainement des tours. Bah, il devait y avoir une explication logique. Comme à toutes choses. *Arrête tes élucubrations. Redescends sur terre, mon gars*, se dit-il. Et à propos de choses terre à terre, une soudaine envie le prit. En allant faire ses besoins matinaux, il glissa sur un éboulis et s'écorcha les genoux. *Merde !* Il examina les plaies. *Ouf ! Rien de grave.* Il enleva les quelques graviers enfoncés dans la peau et se rinça avec sa gourde. *Quel maladroit je fais*, pensa-t-il. Puis tout à coup cela fit « tilt » dans sa tête. Comme disait le commissaire Bourrel dans *Les Cinq dernières minutes*, un vieux feuilleton des années 70, *bon sang, mais c'est bien sûr !* Il allait pouvoir vérifier la théorie, pour le moins loufoque, que son imagination avait commencé à échafauder. Tout excité par cette perspective, il leva le camp rapidement. Et prit le chemin du retour.

Deux heures plus tard, il arriva devant la butte. Il n'avait pas couru mais presque. Avant de grimper sur l'esplanade, il regarda une nouvelle fois les plaies aux genoux. Elles étaient bien là. *Basta cosi. Allons-y.* D'un pas décidé, il grimpa sur le talus. Comme la veille, il alla s'asseoir au centre de la petite esplanade. Cette fois-ci, pas question de sieste. Il surveilla les blessures. Et soudain, sous ses yeux médusés, la peau se reconstituait lentement mais inexorablement. C'était dingue ! Absolument dingue ! Au bout d'un quart d'heure, les plaies avaient disparu. Il toucha ses genoux et ne ressentit aucune douleur. *Incroyable !* Il se pinça pour voir s'il ne rêvait pas. Cette fois les explications cartésiennes ne tenaient plus. La guérison avait eu lieu sous ses yeux. Alors à part une hallucination ou un dérangement mental, il y avait un truc qu'il ne s'expliquait pas. Son cœur battait la chamade. Il essaya de se calmer, de faire redescendre son pouls.

Ok, tout d'abord, détends-toi. Ferme les yeux et inspire par le nez en gonflant ton ventre, expire lentement par la bouche. Il lui fallut plus de cinq minutes de respiration abdominale avant de recouvrer ses esprits. Et toujours cette sensation de bien-être. Complètement désemparé, il décida néanmoins de quitter le talus. Il devait rejoindre l'hôtel pour réfléchir.

Le chemin vers le Hunza Inn se fit sans encombre. Arrivé sous sa tente, Marc resta dix minutes sous une douche brûlante. Il fit un somme avant d'aller dîner au restaurant de l'hôtel. Il devait se vider la tête. Durant le repas, il se concentra sur la délicieuse nourriture pakistanaise que servait l'hôtel. Il avait commandé un agneau *shai korma* accompagné d'un délicieux riz basmati au safran. Il attendit d'être à nouveau dans sa tente pour prendre un carnet. Il devait poser le problème avec calme et logique.